

À propos du Journal de Vézelay

Bernard Duchatelet

Enfin, le voici publié ce fameux *Journal* des années 1938-1944 tenu par Romain Rolland durant la dernière période de sa vie, passée à Vézelay, dont Marie Romain Rolland n'avait pas voulu qu'il fût divulgué avant l'an 2000. Elle disait de lui qu'il contenait de la « dynamite » ! Mais, grâce au courage des éditions Bartillat et à l'inlassable et remarquable travail de Jean Lacoste, c'est maintenant chose faite. Effectivement, ce *Journal* renferme de nombreuses notations, parfois explosives, qui obligent à corriger bien des erreurs de perspective et à rectifier certains jugements portés sur l'homme et sur son œuvre. Sa lecture oblige le lecteur à renouveler l'image, encore souvent fautive, que l'on se fait de lui.

Pour ses contemporains il n'était, certes, pas facile de suivre Rolland dans son évolution. Ses variations successives en ont déconcerté plus d'un. Rolland revient, d'ailleurs, plusieurs fois dans ce *Journal* sur ce thème de l'incompréhension. Le 8 août 1940 : « *De l'art de faire flèche de tout bois contre moi. Qu'est-ce que je suis ? Qu'incrimine-t-on ? Mon pacifisme ? Mon bellicisme ? Mon gandhisme ? Mon léninisme ? Quelle comédie...* » (p. 470.) Mais où est la comédie ? Rolland fut bien tout cela successivement ! En septembre 1941 il fait de nouveau cette amère constatation :

Comme on est dégoûté [...] de l'inutilité de tout ce qu'on a écrit, et dont jamais le sens n'est compris, – mais déformé toujours par les passions. [...] Amis comme ennemis vous déforment. Ceux qui me haïssent, haïssent en moi le pacifiste, le belliciste, le gandhiste, le bolchevick, tour à tour, et tout ensemble, sans se soucier des contradictions. Et il en est de même des amis. Chacun met en moi ce qu'il veut y trouver. (p. 651.)

Le mot est lâché : « contradictions ». Rolland est bien l'homme qui ne craint pas de se contredire. Il y revient encore deux ans plus tard, en septembre 1943 :

Ma situation est singulière, paradoxale, incom-

préhensible pour la plupart des simples gens. Pour les "pacifistes intégraux", devenus "collaborationnistes", je suis un stalinien, anti-allemand. Pour les arrabiati anti-allemands, je suis un pro-allemand, car j'ai reçu beaucoup d'Allemands dans ma maison. Ne doutons pas que, pour des bourgeois qui se souviennent de l'autre guerre, je ne sois encore un pacifiste, gandhiste, un sans-patrie ! Allez vous y reconnaître ! (p. 936.)

Toujours le même refrain ! Mais s'agit-il seulement des « simples gens » ? De son vivant, plus d'un l'a quitté, et non des moindres, le voyant prendre une position effectivement, contraire à ce qu'il avait, lui-même, précédemment défendu. Rolland n'en était pas à une contradiction près ! Marcel Martinet, Jean Guéhenno, entre autres amis, le lui ont fait remarquer. Les relations avec Georges Duhamel, Panaït Istrati, Stefan Zweig se sont détériorées. Et Henri Guilbeaux dénonçait, à juste titre, cette « Foire sur la place » communiste, sur les tréteaux de laquelle Rolland acceptait qu'on le fit parader. Roger Martin du Gard, en 1936, le félicitait de sa popularité, mais précisait bien : « *Personne ne s'en réjouit plus fraternellement que moi ! Mais celui que j'aime en vous est autre chose et plus, me semble-t-il, que celui qu'on promène aujourd'hui sur le pavois révolutionnaire*¹... » À force de vouloir concilier les contraires, comment éviter les malentendus et les incompréhensions ? Même en reprenant sans cesse le mot d'Héraclite sur le « beau mariage des dissonances accouplées² » ! À juste titre, après sa mort, l'on s'interrogeait sur ce qu'avait pensé Rolland resté silencieux durant la terrible épreuve de 1939-1944.

On n'oubliait pas ce qu'il avait écrit à propos de Jean-Christophe :

Toute grande vie qui se développe d'une façon libre et puissante est pareille à un peuple en marche à travers les siècles. Vouloir fixer sa personnalité en une heure de sa course est se condamner d'avance à la fausser. Il faut savoir embrasser l'ensemble de la route. Ce n'est qu'au

1. *Romain Rolland et la NRF*, présentation et annotation par Bernard Duchatelet, « Cahiers Romain Rolland » n° 27, Paris, Albin Michel, 1989, p. 279.

2. *Un beau visage à tous sens*, « Cahiers Romain Rolland » n° 17, Paris, Albin Michel, 1967, p. 291.

*terme de cette vie que se dévoilera le sens de ses formes successives, de ses contradictions apparentes et de la loi intérieure qui les explique et les harmonise*³.

L'on attendait de pouvoir embrasser l'ensemble de la route parcourue. Si, comme le dit Jean Lacoste dans son introduction, ce *Journal de Vézelay* met « Romain Rolland en pleine lumière », le lecteur peut enfin, le voir tel qu'en lui-même, dans sa vérité et sa complexité, avec ses grandeurs et ses faiblesses, ses erreurs et ses repentirs : un Janus à deux visages. La « pleine lumière » permet aussi de révéler les zones d'ombre.

Le titre du livre pourrait prêter à confusion. Il ne s'agit pas d'un « Vézelay à l'heure allemande », mais – et Jean Lacoste le précise bien – du *Journal* tenu par Rolland durant la dernière période de sa vie, à partir du moment où, ayant quitté Villeneuve, il est venu s'installer à Vézelay en mai 1938. Compte tenu de la période, c'est, aussi, à sa manière, un second *Journal* de guerre, mais bien différent du précédent.

Le *Journal des années de guerre 1914-1919* voulait rassembler, précise le sous-titre, des « Notes et documents pour servir à l'histoire morale de l'Europe de ce temps ». Le texte qui a servi à l'édition de 1952 reprend une copie faite par Rolland d'un état antérieur, qui, lui-même, était une mise en forme de « notes originales » précédentes. Il n'est pas exclu, d'ailleurs, qu'il y eût plusieurs révisions et restructurations du texte définitif. Il s'agit d'un texte résolument élaboré. Sans compter que, aux coupures faites par l'auteur au moment de sa propre copie, d'autres ont été opérées par Marie Romain Rolland au moment de l'édition. Il manque presque un tiers du texte complet !

Tout autre est ce nouveau *Journal*. On regrette ici ou là telle ligne ou plusieurs mots caviardés. Laissons de côté les biffures des noms de Claudel et de ses « dames amies », mais qui est responsable du caviardage de certaines lignes ou mots relatifs à Marie Rolland (p. 439, 471, 484, 485, 1103), ou d'autres caviardages d'un mot, d'une ligne, et de quelques passages rayés (4 lignes, p. 1104, un paragraphe, p. 480, jusqu'à 25 lignes, p. 968) ? Mis à part ces manques l'ensemble du document est respecté. Sans doute Rolland a-t-il à certains moments, en tout cas pour la période du 3 avril 1940 au 8 mars 1941, pris des notes, qu'il a recopiées en les amplifiant ou les atténuant parfois. Ainsi lit-on à la date de juin 1940 cette simple notation, évasive avec ses points de suspension : « *Ce que j'entends dire de Paul Claudel baron Turelure...* » (p. 442.) Cette rédaction définitive atténuée une expression plus virulente de la note initiale : « *Ce que j'entends dire de P. C. baron Tu-*

relure (et pire) est abominable. » Variante qui n'est pas sans intérêt ! Mais dans l'ensemble il s'agit des cahiers originaux, nettement datés et écrits par Rolland lui-même.

Nous sommes cependant en présence de textes dont le moment et le niveau de rédaction sont assez divers. Parfois nous lisons un vrai journal, écrit au jour le jour ; à certains moments les notes sont écrites au fil de la plume, décousues même, incomplètes, parfois difficiles à comprendre, jetées rapidement sur le papier, voire en style télégraphique, avec des abréviations peu claires et des télescopages (voir par exemple, p. 537, les notations qui se bousculent et dont certaines restent obscures pour le lecteur). Au milieu d'un développement sur Claudel, Rolland croit bon d'indiquer, en marge, le relevé de sa température, matin et soir pendant trois jours ! Il est vrai que dans le cas de Claudel il veut expliquer pourquoi, malade, il reçoit dans sa chambre son illustre visiteur. Mais il précise aussi qu'il note, sur Claudel, « *sans ordre tout ce qu'il a relevé, soit directement, soit par ce que sa femme [lui] a raconté* » (p. 379).

Par contre, de nombreuses pages ne sont pas datées expressément et forment un développement continu. On les sent écrites de manière très élaborée. Le diariste cède la place à l'écrivain. Un des exemples le plus net en est le « *Carnet de ma maladie* » du début de 1943 (p. 875 et *sqq.*) : le même carnet contient et les notes prises sur le vif et le texte écrit par la suite, rétrospectif ; il existe même un état intermédiaire, brouillon écrit d'après les notes « de premier jet » avant la rédaction définitive⁴. Autres exemples : de nombreuses pages consacrées aux rencontres avec Claudel, soit à Paris en mars 1940 (« *Rencontre à l'hôtel Trianon* », p. 345-351), soit à Vézelay en avril 1940 (« *Claudel à Vézelay* », où Rolland récite avec lui le *Pater noster*, p. 377-390) et, encore, en avril 1943 p. 889-894), texte dont on connaît au moins plusieurs versions : le manuscrit autographe du *Journal* conservé à Bâle et des textes préparatoires, conservés à la Bibliothèque nationale de France, sans compter le récit que Rolland en fait dans une lettre à sa sœur.

Parfois le diariste abandonne son carnet. Ainsi, note-t-il : « *Interrompu par l'Invasion* » et reprend au début d'août 40 : « *Je tâche de renouer, avec des lambeaux de notes, prises à la hâte, et incomplètes (à dessein), sur des bouts de papier.* » (p. 427.) Plus tard, absorbé par le long travail sur Péguy, il n'a plus la force d'ouvrir son *Journal* pendant les mois de juillet et d'août 1943. Quand il s'y remet, il se contente de quelques indications brèves, conscient de certains oublis. En novembre 1943, il précise même : « *Toutes ces notes sont fort négligées, faute de temps. Tout celui-ci a été absorbé, depuis des mois, par le gros travail d'achèvement et de dictée,*

3. Cité par Marcel Martinet : *Pages choisies de Romain Rolland*, vol. 1, Paris, Ollendorff, p. 211.

4. On peut lire le texte de ce brouillon dans *Claudel – Rolland : Une amitié perdue et retrouvée*, de Gérald Antoine, Bernard Duchatelet, (Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2005) p. 271-278.

puis de relecture, de mon Péguy. » (p. 962.) On aperçoit aussi de grands vides : quelques pages seulement pour novembre-décembre 1943, par exemple.

Cela dit, l'on ne peut nier l'importance capitale de ce *Journal*, qui mérite une attention particulière, étant donné l'époque évoquée, l'âge de Rolland, grand malade qui vit ses dernières années, l'objectivité calme et la hauteur morale dont il témoigne.

Sans rappeler toute l'évolution de Rolland, disons simplement que durant les années 1936-1938 l'homme s'interroge déjà sur la portée de son engagement politique aux côtés de l'URSS. La mort de Gorki (juin 1936), les procès de Moscou (août 1936, janvier 1937, mars 1938) le font réfléchir. Son *Robespierre*, écrit en 1937-1938 et publié en mars 1939, forme un examen de conscience, tout en étant, indirectement, une mise en cause du régime stalinien. Rolland commence à prendre ses distances à l'égard du parti communiste français. Si, lorsqu'il s'installe à Vézelay, il reçoit quelques visiteurs illustres, comme Aragon, accompagné d'Elsa Triolet, venu pour lui « faire endosser un article qu'il a écrit » (ce que Rolland refuse évidemment de faire), puis celle de Thorez, venu avec Raymond Cogniot, très vite ses amis politiques lui en veulent de son attitude critique.

Rolland commence à comprendre quelle a été son erreur, mais ne peut le dire que *mezzo-voce* et ne peut plus se faire vraiment entendre. Il ne peut crier ses indignations que dans le secret de son *Journal*. La signature du pacte germano-soviétique (août 1939), lui dessille définitivement les yeux. Il a compris dans quelle erreur funeste il s'est fourvoyé. S'il gardait encore quelques illusions elles tombent, et, aussi, celles de sa femme, familièrement appelée Macha. Il réalise à quel point il a été dupe dans son engagement aux côtés de l'URSS et, plus grave encore, à quel point il a été infidèle à lui-même. Dès lors, très (trop) discrètement, il prend ses distances avec le parti communiste français ; il se désengage et, dans son *Journal*, il fustige Staline et sa politique.

Il aurait aimé, en septembre 1939, écrire un nouvel *Au-dessus de la mêlée* (p. 274), mais il y renonce (le fils de Macha est un otage à Moscou !) et, sous un fallacieux prétexte, se condamne au silence : « *il est impossible de se faire entendre d'un pays belligérant* », note-t-il benoîtement (p. 275). À la même époque Georges Duhamel n'hésitait pas à écrire ses articles antinazis, et à les reprendre dans *Mémorial de la guerre blanche* (1939) et dans *Positions françaises* (1940) ! Détournant le sens du mot de Giono « Feu Romain Rolland », l'on peut dire que pendant la guerre Rolland fait le mort !

Puis survient le drame de 1940 qui le fait réfléchir plus encore. L'homme orgueilleux reconnaît son absurde entêtement. S'il refuse d'en faire publique-

ment l'aveu, dans son *Journal* il est explicite. Sur la couverture du Carnet 75 qui s'ouvre en juillet 1936, il note, en 1940, qu'il ne veut rien supprimer de ce qu'il y a consigné lors de cette « époque déséquilibrée », précisant : « *Je participais à sa confusion et à ses erreurs. J'en puis maintenant reconnaître beaucoup, et les regretter. Je n'ai pas le droit de les effacer.* » Mais l'aveu ne sera jamais public. Le 6 juin 1940 ne s'exclame-t-il pas à propos de Châteaubriant :

Ah ! que les gendelettres font des pas de clerc [...] quand ils s'aventurent hors de leur métier ! On devrait leur interdire la politique. (Et c'est moi-même qui le demande ! – Oui, parce que j'ai vu, par mon propre exemple, tous les dangers de cette immixtion. Si je n'y avais été forcé, en 1914, par la carence des politiciens de métier, dont c'eût été le rôle de prendre la succession de Jaurès, jamais je ne me fusse lancé dans la mêlée politique, – tout en disant que j'étais "au-dessus" ! – Et je vois bien toutes les erreurs que j'ai faites.) (p. 414.)

Aveu clair, s'il en est, et que marque bien l'incise ironique. Rolland se retire dès lors de l'action. Sa décision est prise : « *Je vois, je juge, – mais je suis désormais de l'autre côté du fleuve, sur l'autre rive.* "Mein Reich ist in der Luft" », affirme-t-il le 24 septembre 1940 (p. 493.) Attitude confirmée quelques jours plus tard : « *Châteaubriant semble avoir pris goût au métier. – Moi, je dis que j'en ai fini avec la politique, je me retire de l'humanité.* » (p. 497.)

« *Finita comoedia* », pourrait-il dire, reprenant le titre du troisième volume de *La Cathédrale interrompue*, qui fait allusion aux derniers mots prononcés par Beethoven peu avant sa mort. Le commentaire qu'en donnait Rolland lui convient parfaitement : « *Le rôle était joué, – le rôle d'illusions, de vaines passions, de déceptions amères, de rêves, de créations imaginaires... Il les jugeait, d'un regard clair, calme et désabusé...⁵* » Ainsi de ces années de Vézelay : temps de l'examen de conscience et de l'aveu, et aussi temps de la récapitulation et de l'approfondissement.

Dans le silence de la retraite, il regarde sa vie et dresse sans complaisance le bilan des années qu'il vient de vivre. Fin juillet 1940, il reprend et met au point le manuscrit du *Voyage intérieur*. En août et en septembre, il en écrit le « Prélude » et il ajoute à son « Périple », écrit en 1924, quelques nouvelles pages. Il n'essaie plus de se justifier. Le ton n'est pas celui de l'« Adieu au passé », ni celui du « Panorama ». Sans lyrisme, ni grandiloquence, humblement, il reconnaît ses erreurs et son entêtement orgueilleux :

5. Romain Rolland, *Beethoven, les grandes époques créatrices*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 1318.

À chaque contradiction où m'obligeaient les détours forcés du chemin, je m'acharnais à me prouver qu'il n'y avait point contradiction et que je voulais toujours dans le même sens... – Espérons qu'à cette heure de fin de vie, où je suis presque détaché des explorations errantes de ma vie, je n'ajouterai pas quelques mailles de plus encore au filet des illusions. Du moins, j'atteste que je porte maintenant à mon tissage un esprit d'humilité. Je n'essaie plus de me donner raison. Je dis : – « Seigneur, j'ai fait ce que j'ai pu. Si je me suis trompé, mon excuse est d'avoir obéi à ce que je pensais que tu voulais de moi⁶. »

Au fil de ces années 1940-1944, Rolland se désengage de plus en plus. La fin de sa vie est assombrie par des crises de découragement, tel ce moment de « grande fatigue de l'âme » qu'il ressent en juin 1940 :

J'ai le cœur saisi par la féroce imbécillité de cette espèce humaine, qui, après des millénaires d'évolution laborieuse, en est encore à se laisser massacrer par millions [...] pour le délire d'un homme, qui veut imposer au monde entier sa forme de pensée, sa volonté. Qu'un Dieu n'écrase-t-il, sous son talon, cette stupide humanité ! (p. 412.)

Épreuve cruelle que celle de la débâcle :

De toute ma vie, pourtant riche en épreuves – riche en défaites – je n'avais pas encore connu ce sentiment d'asservissement total, auquel la seule issue est la mort (heureusement proche pour moi). [...] Jamais je n'ai ressenti, plus mortelle, la défaite. Quelle fin de vie, sur l'anéantissement de tout ce qui fut l'idéal vivant des siècles de la France et du monde démocratique ! (p. 468.)

Tel encore l'immense « désabusement » qu'entretient, en juin 1944, « l'atmosphère de guerre atroce et idiote qui pèse sur toute la terre » : « *J'aspire à échapper, pour toujours, à ce mauvais rêve de la "condition humaine"*. » (p. 1008.) Accablé devant ce « monde en feu » (p. 486), Rolland est pris d'un immense « dégoût de l'humanité. – « *Qu'est-ce que les peuples ont à faire dans ces duels féroces d'orgueils et de fureurs de quelques hommes fous de leur puissance !* » (p. 487), s'écrie-t-il le 8 septembre 1940. « *Jamais au retour d'une journée, où je me sentais, même aux plus mauvais temps, toujours reprendre vie, je n'ai ainsi touché le fond de l'abîme.* » (p. 577.)

Voici donc Rolland devenu spectateur et témoin.

Détaché et désenchanté, il regarde le monde et les gens avec calme et avec une lucidité désabusée. Il se retire de la « mêlée politique » et c'est dans le secret de son *Journal* ou les conversations avec ses amis qu'il livre désormais sa pensée. Cela ne signifie pas pour autant qu'il se désintéresse de la vie de la « fourmilière », terme qu'il emploie à plusieurs reprises (p. 726, 865, 968). Au contraire, pourrait-on croire, à lire ce *Journal* rempli de nombreuses notations concernant la conduite de la guerre, les faits politiques nationaux et internationaux, les incidents et les tragédies de l'Occupation, le quotidien de la vie. Rolland enregistre les faits, se montre sévère à l'égard de ceux dont il parle ; il ajoute parfois un commentaire pessimiste et résigné devant la folie des hommes. Son regard, d'une grande plasticité, note jusqu'au fait le plus trivial, et reste sensible à la beauté des paysages, où il retrouve la délicatesse des teintes amorties des paysages du Japon (voir p. 476 et sqq.)

Ce *Journal* nous apporte de bien curieuses révélations. Il nous dévoile un Rolland inattendu, après les anathèmes lancés avant la guerre contre Hitler et le nazisme. L'on est, pour le moins, étonné de lire certaines réflexions. Comme celle-ci, écrite le 29 juin 1940, quelques jours après l'armistice : « *Si Hitler savait faire une paix modérée et honorable pour la France, la fraternisation des deux peuples aurait fait un grand pas.* » Et surtout, cette autre, le 15 août, où l'on découvre un Rolland qui, se prenant à rêver, fait confiance à « la France du maréchal Pétain » et prononce l'éloge de l'« Allemagne d'Hitler » :

Du fond de l'épreuve mon optimisme se réveille. Ma conviction qu'une force mène, en dépit d'eux, les hommes et les États, vers un progrès certain de l'humanité, qui les dépasse. [...] l'Allemagne d'Hitler travaille à forger les États-Unis d'Europe et du monde, et elle extirpe de notre civilisation le cancer de l'Argent asservisseur et corrupteur que nos démocraties n'auraient jamais eu l'énergie d'opérer, car elles se sont laissées infecter jusqu'aux moelles. (p. 475.)

Pour reprendre une expression chère à Rolland, Hitler a « nettoyé les écuries d'Augias ». Rolland ajoute :

Et je crois même que de l'écrasante défaite, la France du maréchal Pétain pourra ressurgir plus saine et rajeunie, – oui même, si rien ne trouble sa convalescence, en peu d'années plus prospère qu'avant : car elle aura liquidé le tribut annuel des immenses et monstrueuses dépenses pour la

6. Romain Rolland, *Le Voyage intérieur*, nouvelle édition, Paris, Albin Michel, 1959, p. 239-240. Dans sa première édition, de 1942, *Le Voyage intérieur*, réduit à cinq chapitres, ne contient pas « Le Périple ». Rolland craint la censure et préfère se taire sur certains sujets.

guerre, les armements, etc. qui pourra être reversé au profit des travaux de la paix. (p. 475.)

Grâce au maréchal Pétain, la paix est revenue. La paix, voilà ce que Rolland souhaite.

C'est pourquoi il s'en prend violemment aux « Degaulistes » et au fanatisme de leur chef : « Ces Français follement surexcités, qui continuent à se prêter aux machinations de l'Angleterre, pour la ruine définitive de notre peuple. Il nous faut la paix et le lent labeur, patient, acharné, pour nous refaire, – quels que soient les espoirs futurs envisagés », martèle-t-il le 27 août 1940. Il ajoute le lendemain : « *Ce qui reste à sauver ne peut l'être qu'en loyale discussion avec le vainqueur.* » (p. 481.) Et, encore, le 23 septembre, après le bombardement de Dakar, commandé par « l'ex-général De Gaulle » : « *Je reconnais l'esprit de parti enragé des fanatiques français, à travers les âges. – Le salut pour la France sera maintenant – quoi qu'elle pense – de se retirer franchement, absolument, du combat, pour se refaire et sauver l'avenir.* » (p. 493.) Rolland entrevoit le spectre d'une guerre civile. Le 16 novembre, il revient à la charge : « *L'Afrique du Nord s'arme, Français contre Français. La guerre civile est en marche. – Des deux côtés, l'étranger, Anglais, Allemands. Fin XVI^e siècle. Où est le Béarnais ?* » Le 20 novembre, il fustige le « *fanatisme orgueilleux de De Gaulle [...]. L'insensé ouvre les portes de la guerre civile la plus atroce. Une mentalité de la Ligue.* » (p. 514.)

Durant quelques mois, de juillet à décembre 1940, Rolland pense que le salut viendra d'une fraternisation possible entre les deux peuples, français et allemand. Il parle de « réconciliation ». Mais on le surprend à parler aussi de « collaboration ». Ne fait-il pas la leçon aux Allemands, incapables de donner « l'exemple de la discipline, de l'ordre intelligent, de la collaboration fraternelle » (p. 553) ? Mais cela ne durera qu'un temps ; une fois encore, les dernières illusions de Rolland tombent, d'autant plus que les entretiens avec Châteaubriant qui vient de passer quelques jours à Vézelay, fin décembre 1940, lui apprennent que tout l'entourage de Pétain sabote la collaboration et qu'« en Allemagne les chances de collaboration tombent rapidement. Le parti dur, celui de la Reichswehr, veut le dépècement de la France. Il a grande chance de l'emporter. » Et, le 29 décembre, il constate, à regret, ce nouveau tournant de la guerre : « *La belle occasion de réconciliation offerte par les Allemands il y a quelques mois, est perdue, peut-être pour jamais.* » (p. 536.) Deux jours avant, discutant avec Henri Petit, il regrettait l'obstination

de celui-ci : « *On sent que son siège est fait, et qu'il s'enfonçe, comme des millions de Français, dans un aveuglement de haine et de refus de collaborer, que rien ne peut ébranler.* » (p. 533.)

Malgré tout Rolland garde l'espoir qu'un jour l'Europe réussira à s'unifier grâce à une intelligente réconciliation. Il en discute avec des officiers allemands, qui ne sont pas tous nazis. Le leitmotiv revient durant toutes ces années de guerre : le regret que celle-ci ait détruit pour longtemps une entente franco-allemande toujours souhaitée. Il vaut la peine de voir comment Rolland poursuit le dialogue avec les occupants. L'antnazisme n'est pas un antiallemand. On peut lire à ce sujet le très bon article de Jean-Pierre Meylan⁷.

La richesse de ce *Journal* est telle que l'on ne peut ici que s'attacher à quelques points de vue, à l'exclusion de certains autres qui mériteraient d'être considérés. Bien sûr, ce *Journal* est, en partie, « Mon village à l'heure allemande », ainsi que le montre Jean Lacoste⁸. Il est aussi un témoignage sur la France à l'heure allemande. Et comment ne pas évoquer toutes les rencontres, les entretiens et les portraits souvent savoureux de ceux et celles qui ont rendu visite à Rolland à Vézelay ou à Paris lors des courts séjours qu'il y fait pour sa santé. Combien défilent sous son regard impitoyable ! Exception faite pour l'exquis portrait de la reine de Belgique (p. 252-154, 770-774 : « il y a vraiment en elle beaucoup d'une petite fille sentimentale »). Mais que ce soit Claudel ou Châteaubriant, tous deux sont des « illuminés », l'un « à demi fou, dans le plus profond de la pensée fou entier » (p. 351), l'autre « un songe-cieux débile » (p. 849), à propos de qui il s'écrie : « Au fou ! Au fou ! » (p. 374.) Mais après avoir rudement houspillé ses amis, sa bonté reprend le dessus : Claudel est « un génie », Châteaubriant reste le « fraternel ami ».

Sur les relations de Rolland et de Macha avec Claudel tout était déjà connu grâce à Gérard Antoine⁹. Mais sur l'amitié de Rolland pour Châteaubriant que Jean Lacoste estime « la grande énigme du journal », nous ne connaissions jusqu'ici que leur correspondance publiée dans deux « Cahiers Romain Rolland¹⁰ ». Le journal nous apporte bien des éléments nouveaux, notamment les nombreux entretiens entre les deux hommes. Les visites de Châteaubriant à Vézelay sont fréquentes et Rolland en parle longuement, et les jugements ne sont pas tendres ! Mais il résume sa position en décembre 1941 : « Je suis bien fâché de parler ainsi d'un ami tendrement aimé (il l'est toujours). » Et il sera tou-

7. Jean-Pierre Meylan, « Romain Rolland et l'occupant allemand 1940-1944 », *Cahiers de Brèves*, n° 32 (décembre 2013), p. 18-28.

8. Jean Lacoste, « L'Occupation à Vézelay dans le *Journal* de Romain Rolland », *ibid.*, p. 29-34.

9. Voir ses livres *Paul Claudel ou l'enfer du génie*, Paris, Laffont, 1988, 2004, et le *Claudel – Rolland : Une amitié perdue et retrouvée* déjà cité.

10. « Cahiers Romain Rolland », numéros 26 (1983) et 30 (1996), tous deux intitulés *L'Un et l'autre* et présentés par L.-A. volume I, 1926-1914, volume II, 1914-1944.

jours.

Qui a lu le Journal de Rolland sait sur quelles bases, malgré les divergences idéologiques et les silences, se fonde cette fraternelle amitié. Jean Lacoste rappelle opportunément ce que Rolland écrivit après avoir lu les pages du numéro spécial d'*Europe* qui lui est consacré en février 1926, les « belles pages » de Châteaubriant « les seules, religieuses – les seules qui révèlent la mystérieuse communion » :

Nous sommes unis surtout par l'Être religieux, qui nous anime, et qu'à notre première rencontre nous avons découvert l'un dans l'autre, au premier coup d'œil. Le contact immédiat avec l'éternel, (sans foi commandée à aucune religion dite révélée), nous sommes presque seuls à la posséder; en France, dans notre milieu de pensée et d'art. Par là, nous nous sommes reconnus fraternels, dès il y a plus de 20 ans. (p. 1130.)

Tel est le fondement de cette « amitié fraternelle » que rien n'a pu briser, pas même l'engagement politique de Châteaubriant, directeur de *La Gerbe*, malgré les efforts répétés de Rolland pour l'en dissuader. Pour comprendre l'attitude de Rolland, lisons de près le récit que Châteaubriant lui fait de sa rencontre avec Hitler en 1939 (p. 324-329). Durant tout le récit Rolland se tait. À la fin il se contente d'écrire : « Je ne juge point. Je note. » (p. 329.) Il avait cependant risqué une incise à propos des « camps de renom sinistre (Dachau, etc.) » et s'était bien aperçu que Châteaubriant tâchait « d'en détourner les yeux », ajoutant : « N'avons-nous pas tenté de nous voiler les yeux sur les massacres soviétiques et de regarder d'un autre côté (même Gorki) ? » (p. 328.) Aveu écrit du bout de la plume ! Pourquoi ce « nous » et cette allusion à ce « même Gorki » derrière lequel Rolland se cache pour se dédouaner ? Mais le parallélisme s'impose : Rolland peut-il oublier que lui aussi, accompagné d'une jeune femme, étrangère, est allé rendre visite, quatre ans plus tôt, à un autre dictateur ? Certes pour tenter de le fléchir, mais pourquoi condamnerait-il son « fraternel ami » ? « Je ne juge point. Je note. »

Rolland a mauvaise conscience ! Ne voit-il pas en Châteaubriant un double inversé ? Sans cesse il lui reproche de se perdre dans l'« immonde politique », reconnaissant y avoir lui-même succombé. Depuis 1940 il revient sur son passé. Et pourquoi tient-il à recopier dans son *Journal* ce long passage de sa lettre à Châteaubriant du 12 janvier 1942 :

Ta vraie vocation – notre seul vrai devoir et notre mission, à nous, hommes de l'esprit, marqués par lui pour le servir; – est notre tâche de concentration et de création intellectuelle (cœur et esprit, – âme tout entière) – C'est par là seulement que

nous sommes appelés à agir sur les hommes, lointains ou proches, au-delà des jours mortels que nous vivons. Toute autre tâche est imparfaite, – le plus souvent erronée (car elle ne répond pas au signe que nous portons marqué au front) – et, par suite, même fautive. J'ai eu le temps de faire là-dessus mes réflexions personnelles, depuis deux ans. (p. 708.)

Retenons l'incise du début : « notre seul vrai devoir et notre mission ». Rolland se sait coupable, lui aussi, rétrospectivement.

Telle est l'importance de ce *Journal* : l'aveu, la reconnaissance des erreurs passées et la conscience d'avoir été infidèle à soi-même. D'où, souvent, un ton d'humilité, qu'on ne lui connaissait pas avant. Ce *Journal* pourrait, d'ailleurs, s'intituler *À la recherche du temps perdu* ! Après s'être laissé porter par l'illusion de l'action et s'être fourvoyé, Rolland retrouve à Vézelay la véritable liberté intérieure. Ne peut-on pas lui appliquer ce qu'il écrivait, en 1922, à propos du poète anglais, Wordsworth, après l'exécution de Robespierre :

Wordsworth reprend foi en la France et se fait de nouvelles illusions sur la Révolution. Je n'ai pas besoin de dire à quelles nouvelles déceptions elles aboutirent ; et, cette fois, celles-ci furent définitives. Abattu, découragé, Wordsworth dit adieu à la politique et revint à la poésie, qui le sauva. Il découvrit enfin que la vraie liberté est la liberté intérieure, celle de l'esprit créateur¹¹.

Si l'on résume la vie de Rolland durant ses dernières années telle qu'elle apparaît dans le *Journal*, l'on s'aperçoit qu'il répond lui-même à ce programme : retrouver la vraie « liberté intérieure » par la création intellectuelle, l'approfondissement et la réflexion sur la religion, Dieu et l'Être.

Rolland s'impose une stricte discipline pour mener à bien son œuvre et s'accroche au travail. Il veut rattraper le temps perdu. Il reprend sa méditation sur Beethoven (et sur lui-même), écrivant les trois volumes de *La Cathédrale interrompue*. Dans cette musique, qui l'a accompagné toute sa vie, il retrouve une âme fraternelle : l'homme des combats qui cherche à harmoniser en lui les contraires et, enfin, arrive à la sérénité. Dans une véritable course contre le temps, durant les années 1942-1944, alors qu'il travaillait à ses *Mémoires*, il décide de se consacrer à la grande biographie de Péguy, délaissant même, un moment, son *Journal*. Désireux de rappeler les rapports qu'il a eus avec Péguy, il se laisse prendre au jeu et élargit son sujet : il veut entrer plus avant dans le mystère de celui dont il veut découvrir la métaphysique, « l'idée-force qui en est le foyer ».

11. « Réponse à Albert Mathiez », *Clarté*, n° 16, juillet 1922, p. 373.

C'est en même temps une réflexion qu'il mène pour son propre compte. Sans accepter l'existence d'un Dieu personnel, il modifie sa conception des rapports entre le moi individuel et le Moi cosmique. Durant la maladie de janvier-février 1943, qui l'a mené aux portes de la mort – il est alors âgé de 77 ans –, il constate la « pauvreté morale du panthéisme » et se sent proche de « la Source de l'existence » (p. 879).

Ainsi, dans la claustration due à la guerre, malgré une santé chancelante et la maladie (dont le *Journal* ne nous épargne rien !), Rolland poursuit sa quête intérieure. Grâce à ceux qui l'entourent – notamment Jeanne Mortier qui lui parle de Teilhard de Chardin et du renouveau religieux, quelques dominicains, dont le père Michel de Paillerets, le docteur Pillon, un ami de Vézelay – il découvre un catholicisme rajeuni. Malgré les objurgations de Claudel, et sa tentative pour se rapprocher du catholicisme, il « reste au seuil¹² ». Il ne peut toutefois s'empêcher de réfléchir à la conception qu'il se fait de Dieu, de l'Être. Au moment de sa mort, il laisse, malheureusement inachevées, des « Méditations sur les Évangiles ».

À sa réflexion et à ses nombreuses lectures sur la foi religieuse et Dieu s'ajoute sa réflexion sur le sens de la vie et de l'Histoire (le Destin). Rolland revient aux Anciens, ses « vieux Grecs » (p. 590) qu'il affectionne depuis longtemps : les philosophes, Platon et Aristote, Homère, dont il relit *l'Iliade* et *l'Odyssée*, Eschyle, et Hérodote qu'il « savoure » (p. 555) – il y aurait une étude à faire sur « Romain, le Grec ! » –. Grâce à eux il cherche le sens de ce monde débousolé dans lequel il vit. Comme lors de la guerre précédente quand il cherchait son secours en relisant Empédocle. À quoi s'ajoute le recours à la musique et à son dieu, Beethoven. Le *Journal* est ponctué de moments où Rolland cherche en elle le recours et le refuge¹³.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce *Journal*, sur certains aveuglements concernant la politique (voir comment il juge de Gaulle !), sur les ambiguïtés non résolues qu'il révèle, concernant par exemple son antisémitisme latent, malgré ses prises de position (voir son terrible aveu, p. 1058). Lucidité de sa part, certes, mais quelle ambivalence, comme il y en a tant chez lui ! « Étrange dualité de ma nature », fait-il remarquer à propos du conflit entre la raison et l'instinct du cœur (p. 885). Ici, comme en d'autres domaines. Et ses injustices sur Duhamel, dont il

ignore tout, semble-t-il, de la résistance qu'il a opposée, en se chargeant de l'Académie française, non par goût de la gloire, mais pour empêcher qu'elle ne tombât aux mains de Vichy¹⁴ ! Dommage que dans les intéressantes et utiles notices biographiques consacrées à ceux et celles que l'on croise dans ce *Journal* il n'en est pas une qui se rapporte à Duhamel.

Laissons là cette critique mineure par rapport au magnifique travail de Jean Lacoste et remercions les éditions Bartillat d'avoir publié ce texte qui nous dévoile, enfin, quelle fut la « vraie nature¹⁵ » de Rolland. Cette période de Vézelay redonne à la vie et à l'œuvre de Rolland tout son éclat et les fait définitivement apparaître dans leur vérité, tout en montrant à quel point sa vie a été (hélas !) en partie gâchée. À Vézelay, il a mis bas les masques, le sien et celui des autres. Déjà, le 14 décembre 1918, il s'en était expliqué à Marcel Martinet :

Il faut bien que je le dise : rien ne serait plus faux que de juger du fond de ma pensée par ses seules manifestations sociales. J'ai comme une double nature superposée, – jamais disjointe, – dont l'une (la moins visible) enveloppe perpétuellement l'autre. « L'autre », c'est l'action (sous quelque forme que ce soit). Et la principale, c'est la pensée pure, la libre spéculation, l'« au-dessus de la mêlée », la rêverie de l'esprit qui voit les choses de Sirius (Renan, – le grand Renan – a été une lumière de ma jeunesse). – Lisez ma petite brochure, récemment parue, sur Empédocle d'Agrigente [...]. Vous aurez là un aperçu du fonds métaphysique ou religieux, de l'Ara Pacis, sur lesquels [sic] reposent toutes les agitations de ma vie, et ma participation passionnée au rêve de la « réalité¹⁶ ».

Le premier *Journal* de guerre est tout rempli de la souffrance personnelle d'un homme qui lutte contre l'injustice du déchaînement de haine qu'il a suscitée et contre l'incompréhension à laquelle il se heurte. Il se défend contre une « meute d'aboyeurs ». Dans ce second *Journal*, la tonalité est toute différente. Le lecteur y retrouve, certes, un esprit souvent désespéré, comme en 1914-1918, devant l'inéluctable folie qui entraîne l'humanité. Mais il ne s'agit plus de « Notes et documents pour servir à l'histoire

12. Romain Rolland, *Au seuil de la dernière porte*. Correspondances et inédits (1936-1944), « Entretiens sur les Évangiles ». Introduction et annotation par Bernard Duchatelet, Éditions du Cerf, 1989, p. 103. (Texte de mai 1942.)

13. Je me permets de renvoyer sur ce sujet à mon article « Romain Rolland et Beethoven de 1940 à 1944 », dans *Romain Rolland et la musique*, dir. Bernard Duchatelet, Dijon, EUD, 2015, p. 231-241.

14. Voir à ce sujet ce qu'en écrit Hélène Carrère d'Encausse dans *Des siècles d'immortalité. L'Académie française*, Paris, Fayard, 2011, p. 285-301 (« Duhamel, un patriotisme discret »).

15. On est frappé de constater que Rolland revient souvent sur cette expression, tant dans son *Journal* que dans les lettres à sa sœur, comme en témoigne ce qu'il lui écrit le 2 mars 1942 : « Ah ! je n'ai pas gagné, à changer d'équipe, après 1914. Que les amis qui sont venus après étaient inférieurs en art et surtout en compréhension de ma vraie nature ! » (R.A. Francis, *Romain Rolland*, Oxford-New York, Berg, 1999, p. 236.)

16. Cité par Bernard Duchatelet, « De l'utilisation des écrits intimes dans la rédaction d'une bibliographie : le cas Romain Rolland », *Cahiers de Brèves*, n° 27 (juin 2011), p. 19.

morale de l'Europe de ce temps ». On lit un Journal personnel, qui fait entrer beaucoup plus avant dans l'intimité quotidienne d'un homme désenchanté, qui n'est plus ni « au-dessus de la mêlée », ni dans la mêlée, mais dans un « au-delà », où il réussit à trouver, grâce au travail littéraire, à la lecture et à la musique – sans oublier la présence de trois femmes, Macha, l'épouse, qui semble trop souvent absente, Madeleine, la sœur, la confidente, et Jeanne Mortier, l'amie dévouée – une paix sereine, la paix de l'âme. Et l'on songe aux dernières lignes que Rolland écrivait, en novembre 1917, à propos du *Jeremias* de Zweig :

Ici, l'âme pacifiée voit passer devant elle le flot

*tragique du présent ; et elle ne s'en irrite, ni ne s'en tourmente plus, car elle domine le cours entier du fleuve ; elle s'assimile ses forces séculaires et le calme destin qui l'achemine à l'éternel*¹⁷.

septembre 2014

Bernard Duchatelet est professeur émérite de l'Université de Brest. Il est Président d'honneur de l'Association Romain Rolland

Romain Rolland, *Journal de Vézelay 1938-1944*, édition établie par Jean Lacoste, Paris, Bartillat, 2012, 1192 p.

17. Ces lignes terminent l'analyse faite par Rolland de *Jeremias* de Stefan Zweig, citée par Chantal Meyer-Plantureux, *Romain Rolland, théâtre et engagement*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2012, p. 183-194.